

Qu'est-ce que le SIDA ? A quoi l'utilise-t-on ?

Qu'est-ce que le SIDA ? En quoi consiste cette maladie ? Quelle en est l'évolution possible ? Quelle est l'efficacité des traitements actuels ? Où en est la recherche ? Pourquoi si peu de moyens financiers pour les équipes de scientifiques ? Voilà les questions qu'abordait Gérard Bloch dans un article d'Informations ouvrières dont il disait lui-même qu'il aurait exigé un long développement complémentaire. Il demeure que les questions soulevées dans cet article restent posées avec plus d'acuité encore et qu'on ne peut y répondre en ignorant les conditions sociales dans lesquelles ce fléau se développe (voir par exemple à ce sujet l'article « L'actualité du serment d'Hippocrate », dans La Vérité n° 12 nouvelle série - n° 618, de novembre 1994).

Il y a cent quarante et un ans, Marx découvrait que la transformation des forces productives en forces destructives constituait la tendance majeure du capitalisme. Cette tendance s'est affirmée toujours davantage depuis que ce régime, fondé sur la propriété privée des moyens de production, est entré dans sa phase historique d'agonie — depuis 1914.

Mais les forces productives principales, ce sont les travailleurs, ce sont les peuples opprimés ; et le capital, pour maintenir sa domination, les réduit au chômage, à une misère sans borne, par centaines de millions. Une classe devient incapable de régner, ajoutait Marx deux ans plus tard, lorsqu'elle est « incapable d'assurer l'existence de son esclave même au sein de son esclavage », qu'« elle est contrainte de le nourrir au lieu qu'il la pourrisse ». Si elle parvient cependant à prolonger son pouvoir, il lui faut exterminer la masse croissante des esclaves surnuméraires.

Deux guerres mondiales, de « petites » guerres destructrices embrasant en permanence une ou plusieurs zones de la planète, la sous-alimentation organisée qui frappe aujourd'hui trois êtres humains sur quatre, les camps de concentration nazis, la torture et le massacre instaurés par les dictateurs militaires n'y suffisaient pas encore. C'est alors qu'a fait irruption le pire fléau naturel qu'ai eu à affronter l'humanité au cours de son histoire — et les banquiers, les industriels et leurs porte-parole politiques, s'ils ne l'ont sans doute pas créé¹, se sont jetés avec voracité sur l'explosion du syndrome d'immunodéficience acquise (SIDA)²

D'où vient le SIDA ?

Le plus probable est ceci : dans les années 1960, un virus qui infectait diverses espèces de singes, notamment des singes verts, mais sans les rendre malades, en Afrique équatoriale, a muté (s'est transformé) — en plusieurs étapes — en VIH (virus de l'immunodéficience humaine), susceptible d'infecter l'homme. Il a dû subsister un certain nombre d'années au sein d'une population réduite ; l'absence de médecins, d'hôpitaux, d'hygiène, de moyens de transport, imposés par les colonialistes, a empêché alors sa découverte ; les mouvements de populations résultant de la décolonisation ont déclenché son explosion. Il a fait son entrée aux Etats-Unis et en Europe vers 1979 ou 1980, et y a été identifié comme maladie spécifique en juin 1981. Le virus qui en est l'agent (un virus n'est visible qu'au microscope électronique et ne survit qu'en parasitant un être vivant supérieur — le VIH a un dix-millième de millimètre de diamètre) a été identifié en premier lieu à l'Institut Pasteur en 1983.

En quoi consiste le SIDA ?

Aucun être vivant ne pourrait survivre plus d'un instant sans un système de protection contre les germes étrangers. Ce système immunitaire qui, fruit de deux ou trois milliards d'années de sélection naturelle, a atteint une extrême complexité chez les animaux supérieurs et le dernier venu, l'homme, est justement la cible du VIH. Plus précisément, ce virus s'attaque à certains globules blancs qu'on appelle lymphocytes T4, ou encore auxiliaires et inducteurs, et qui jouent, parmi les moyens de protection dont nous disposons contre toutes les infections (et les cancers), le rôle de chef d'orchestre. Ce sont eux qui

¹ Des rumeurs persistantes en attribuent l'origine à une expérience pratiquée par des laboratoires américains qui préparent la guerre biologique. Et la récente loi de programmation militaire du gouvernement de « cohabitation » prévoit d'ailleurs de développer la préparation de la guerre chimique.

² Cette affirmation, comme toutes celles qui suivent, peut être abondamment documentée. Nous avons omis les références pour ne pas alourdir l'article, mais elles sont à la disposition de tout lecteur d'Informations ouvrières qui en fera la demande.

mobilisent toutes les innombrables ressources de nos défenses. En l'absence des globules blancs T4, détruits pas le VIH, nous sommes livrés impuissants aux germes des affections qu'on baptise opportunistes parce que, généralement présents en petit nombre dans notre organisme mais tenus en lisière par notre système immunitaire, ils profitent de l'impuissance de celui-ci pour nous envahir et nous tuer.

Mourir du SIDA, c'est donc mourir de toutes sortes d'infections successives, voire simultanées : pneumonie jusqu'alors exceptionnelle, herpès jusqu'alors bénin, cancer de la peau (sarcome de Kaposi) jusqu'alors à développement très lent et ne frappant que le vieillard, maintenant frappant à tout âge et tuant en un ou deux ans, et des dizaines d'autres. Le VIH lui-même tue directement, si le malade a survécu suffisamment, en envahissant alors son cerveau et tout son système nerveux.

Par chance, le VIH est un virus fragile, à développement lent, et ne se transmet exclusivement que de trois manières : les relations sexuelles (de n'importe quelle nature, hétéro ou homo), le sang (transfusions, transmission par injections intraveineuses avec une même seringue), et d'une mère infectée à l'enfant qu'elle porte et met au monde, au moins deux sur trois de ces nouveau-nés ont alors le SIDA : ils succombent en un ou deux ans, dans des conditions affreuses (dans la ville de New York, sur trois nouveau-nés abandonnés, un au moins est atteint du SIDA). On comprend alors que l'Eglise catholique prétende interdire à ces femmes d'user de moyens anticonceptionnels ou de se faire avorter. La grossesse contribue d'ailleurs à déclencher le SIDA chez une femme déjà infectée par le VIH.

Où en est l'explosion du SIDA ?

Lorsqu'un être humain est infecté par le VIH — que celui-ci pénètre dans son sang —, le virus s'introduit dans un lymphocyte T4 et y reste en général dormant pour une période que le recul, depuis 1983 que le virus a été isolé, manque pour apprécier : des mois, des années et peut-être jusqu'à dix, quinze ans ou davantage. Cette période est souvent marquée par diverses manifestations du mal, plus ou moins graves mais non mortelles. Le SIDA proprement dit, lui, l'est quasiment toujours.

En mai 1987, il y a aux Etats-Unis au moins deux millions de personnes infectées par le VIH (dont un dixième de la population adulte de New-York) : 40 000 malades ont été recensés dans le pays depuis 1981, dont la majorité sont morts (c'est devenu la principale cause de mortalité pour les New-Yorkais de 25 à 40 ans, et plus particulièrement pour les New-Yorkaises de 30 et 31 ans). Il y a en France au moins 200 000 personnes infectées, et de 2 000 à 3 000 malades³.

Le total des personnes infectées, comme le total des malades, double actuellement — on le constate dans tous les pays où il est sérieusement déterminé — au minimum tous les douze mois. La période de doublement s'est, il est vrai, déjà allongée et tendra encore sans doute à le faire pour de multiples raisons qu'il n'est pas possible d'exposer ici. Il n'en reste pas moins que, même si la période d'incubation (entre l'infection et la maladie) s'allonge, il demeure probable que la majorité des infectés aura finalement le SIDA. Cela pourrait signifier, avant la fin du siècle, des centaines de millions de morts.

En Afrique centrale et à Haïti, il y a maintenant, selon l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), un nombre élevé de morts ou de mourants — en réalité sûrement sous-estimé. Cependant, bien loin d'exiger des constructions massives d'hôpitaux, d'aéroports, de décupler, ou mieux, centupler les crédits pour la recherche, etc., l'OMS, comme organisation dépendante de l'ONU donc du FMI, s'intègre dans les faits aux plans de destructions des milliardaires.

Dans cette région du globe, le SIDA prend surtout la forme d'une énorme diarrhée (plusieurs litres par jour), d'une véritable fonte des tissus aboutissant à un prompt décès. Les rares hôpitaux refusent les victimes du SIDA — car, disent les médecins, leur mort est certaine, il vaut mieux garder le peu de lits disponibles pour ceux que l'on peut essayer de guérir. Les injections continuent de se faire avec des seringues en verre, non ou mal désinfectées. Divers autres facteurs accélèrent d'ailleurs la contagion. En outre, le SIDA y aggrave les maladies endémiques : paludisme, parasitoses...

Et ce sont soixante millions de dollars que l'OMS se propose d'affecter à l'Afrique. Et sur ce chiffre ridicule, onze millions seulement ont été versés par les très vertueux dirigeants des sept plus grandes puissances de l'OCDE.

Mais quoi ! La Banque mondiale n'a-t-elle pas déclaré qu'il y avait trente millions d'Africains en trop ? Eh bien, voilà ! Le VIH est là. D'ici cinq à dix ans, l'Afrique équatoriale et tropicale risque de voir périr au moins la moitié de sa population — et ceux qui mourront seront principalement des hommes et des

³ Ces chiffres représentent l'addition du nombre de cas déclarés depuis 1981 ; les deux tiers de ces malades sont morts à l'heure actuelle. S'y ajoute naturellement un nombre inconnu, probablement faible dans les pays avancés, de cas non déclarés.

femmes de 15 à 40 ans. La Banque mondiale, le Fonds monétaire international, le Marché commun en supportent les conséquences politiques. Où sont les sauvages ? Où sont les cannibales ? Mais ceux-là, de Reagan à Delors, sont chrétiens.

Le mal s'étend cependant à l'Afrique occidentale, il est sur le point d'éclater en Afrique du Sud où les conditions d'existence et les conditions politiques imposées par les dirigeants de l'apartheid peuvent en favoriser le développement chez les Noirs en les cloisonnant en groupes restreints. Il atteint l'Amérique latine (plus de 1500 malades « officiels » dès maintenant au Brésil), où toutes les conditions d'une explosion « à l'africaine », misère, concentration dans les bidonvilles, gouvernements aux ordres du FMI, sont rassemblées. Il s'infiltré dans tous les autres pays du monde...

Tests, remèdes, vaccins

Depuis 1985, des tests de « séropositivité », en dépit des multiples obstacles opposés par les trusts milliardaires américains qui trafiquent du sang, sont appliquées aux donneurs.

Ces tests n'offrent cependant pas une sécurité absolue aux transfusés, notamment parce que, lorsqu'un être humain est infecté par le VIH, il ne devient « séropositif » qu'après un délai qui peut atteindre six mois (ou plus ? On l'ignore).

En outre, un second virus du SIDA, le VIH 2, a été récemment découvert par l'équipe pastorienne de Luc Montagnier au Sénégal. Même s'il semble moins virulent que le VIH 1, son existence exigerait un nouveau test pour tous les donneurs de sang. Mais cela coûterait des milliards, et c'est, malheureusement, sans doute pourquoi des savants américains soutiennent que ce deuxième virus est inoffensif. Une vénalité, une dépendance servile à l'égard des laboratoires pharmaceutiques milliardaires ont été en effet déjà plusieurs fois mises en cause chez divers dirigeants des équipes de recherche américaines sur le SIDA. Robert Gallo, notamment, a été cloué au pilori par un hebdomadaire anglais de haute réputation scientifique, *The New Scientist*, pour avoir par une série de manœuvres, retardé d'un an la mise en œuvre du premier test des donneurs de sang. Le même Gallo déclare à la presse qu'il y a bien assez de crédits publics pour les chercheurs !

Divers médicaments ont été introduits contre le SIDA. le plus actif, l'AZT, améliore l'état des malades, mais ne les guérit pas ; il faudrait le leur donner indéfiniment et il s'agit d'une substance très toxique qui peut elle-même causer la mort du patient. Surtout, le traitement d'un seul malade coûte des dizaines de milliers de dollars : il est donc réservé à une poignée de privilégiés (quelques centaines en France). Ce scandale a déjà suscité une manifestation violente de malades à Wall Street, au début d'avril de cette année.

L'élaboration d'un vaccin se heurte à des difficultés encore plus grandes. D'abord parce que le VIH, comme le virus de la grippe, est un virus qui ne cesse de muter, de varier. Un vaccin, lorsqu'on parviendra à en produire un qui soit efficace, devra être remplacé (comme celui de la grippe) tous les trois ou quatre ans au plus. Et puis, il faudra vacciner l'humanité entière (sauf les personnes déjà infectées pour lesquelles, naturellement, les vaccins ne serviraient à rien).

Il est vraisemblable que la découverte de remèdes comme d'un vaccin efficaces suppose une percée majeure de la recherche fondamentale — sans doute dans le domaine des facteurs qui contrôlent la division des cellules où d'immenses progrès, mais encore très insuffisants, ont été réalisés au cours des dix dernières années. On mesure la responsabilité d'un système qui réduit les crédits de la recherche fondamentale, alors qu'il faudrait les centupler.

En attendant, l'éducation de la population, en premier lieu des enfants et des jeunes, est l'élément primordial contre la propagation du SIDA. C'est ici que l'Eglise catholique bondit au créneau. « Les campagnes d'informations risquent d'encourager le libertinage », proclame l'épiscopat de France. Que les jeunes « libertins » meurent en masse ! Et un certain Julien, qui n'est pas, hélas, l'apostat, mais l'archevêque de Rennes, dans un éditorial à la une du très catholique *Ouest France* (un pilier de la « cohabitation » tiré à 800 000 exemplaires), s'insurge contre une bande dessinée préparée pour que les lycéens sachent à quoi s'en tenir sur le SIDA, déclarant qu'elle suscite l'indignation des associations familiales catholiques. Le préfet, aux ordres de « son Seigneur » l'archevêque, ordonne qu'on cesse la diffusion de cette bande dessinée. « Tendre les mains à ceux qui souffrent », proclame une lettre pastorale du cardinal Bernardin, archevêque de Chicago. Il faut donc, pour cela, qu'ils souffrent.

Dix mille milliards contre le fléau

En tout état de cause, il s'agit d'un fléau majeur. Il importe de mobiliser, de multiplier toutes les forces (hôpitaux, qui risquent d'être submergés d'ici quelques années, recherche, médecins...) pour le combattre.

Et c'est le moment où, à l'instar de Reagan, le gouvernement Mitterrand-Chirac de « cohabitation » réduit massivement les crédits des hôpitaux et entreprend la destruction de la Sécurité sociale !

Quelle aubaine pour le gouvernement de Bavière ou le Front national qui veulent emprisonner les malades et les infectés ! Cela ne servirait à rien, bien au contraire, contre la contagion— celle-ci ne se fait que par les seules voies que nous avons précisées — mais il y aurait des camps de concentration par centaines, avec des dizaines de milliers de gardiens armés de mitraillettes. On pourrait les appeler SS, terme qui a fait ses preuves...

On évalue aux Etats-Unis à cent mille dollars — d'autres disent deux cent mille — la somme nécessaire pour soigner un malade du SIDA, entre le jour du diagnostic et celui de sa mort. Et encore, à condition qu'il ait le bon goût de ne pas survivre trop longtemps. Beaucoup déjà, en France comme aux Etats-Unis, surtout ceux qui n'ont pas de couverture sociale, sont abandonnés sans aucun soin. Où prendrais-je l'argent ? clame le très chrétien Reagan, ne faut-il pas réduire mon déficit budgétaire ?

Les industriels américains vont déjà perdre cent milliards de dollars en productivité du fait du SIDA. Et en France, même s'ils sont assurés sociaux, Séguin refus aux victimes du fléau, comme à bien d'autres, les 100%. Pour tenter de l'obtenir, il leur faut remettre à la Sécurité sociale, un dossier nécessairement nominatif ! Confidentiel ? Vous voulez rire ?

C'est ce qui permet de mesurer à leur aune véritable les déclarations fracassantes de Michèle Barzach contre Le Pen, et de son homologue de Bonn contre Strauss. Tandis que ces dames ministres bavardent, elles s'activent contre les hôpitaux publics et la Sécurité sociale — et font appel à la charité publique à grands renforts de médias !

L'argent est pourtant facile à trouver. Tous les gouvernements ne discourent-ils pas sur le désarmement, tout en dépensant au moins dix mille milliards de francs lourds par an en armements ? Dix mille milliards de francs lourds, ce serait un bon début contre un fléau qui menace la survie même de l'espèce humaine. Travailleurs, peuples opprimés, c'est à nous de l'exiger, de l'imposer.

Gérard Bloch
Informations ouvrières n° 1318, 27 mai 1987